

324b-326b

« Au temps de ma jeunesse, j'ai effectivement éprouvé le même sentiment que beaucoup d'autres (jeunes gens). Aussitôt que je serais devenu mon maître, m'imaginai-je, je m'occuperais des affaires de la cité. Or, voici la situation dans laquelle je trouvais les affaires de la cité.

Comme, en effet, le régime politique d'alors était honni par beaucoup de gens, une révolution se produisit et cinquante et un citoyens prirent la tête de la révolution : onze exerçaient le pouvoir dans la ville et dix au Pirée – l'un et l'autre de ces groupes devaient administrer l'agora et tout ce qui concernait la ville – mais trente avaient les pleins pouvoirs, qui se posèrent en maîtres absolus. Certains d'entre eux se trouvaient justement être de mes parents et de mes relations, et, tout naturellement, ils firent aussitôt appel à moi comme si j'étais fait pour m'occuper de ces affaires. De mon côté, je ne conçus aucun étonnement en raison de ma jeunesse ; je m'imaginai en effet qu'ils allaient bien sûr administrer la cité de façon de l'amener d'une vie injuste à une condition juste ; aussi portais-je la plus grande attention à ce qu'ils allaient faire. Et voilà que je vois, n'est-ce pas, ces hommes faire en peu de temps apparaître comme un âge d'or le régime politique précédent. Entre autres choses, Socrate, mon ami, qui était plus âgé que moi, et dont, je pense, je ne rougirai pas de dire qu'il était l'homme le plus juste de cette époque, ils l'envoyèrent avec d'autres chercher un citoyen, pour l'amener de force en vue de le mettre à mort, dans le but évident de le rendre complice de leurs agissements, de gré ou de force ; mais lui refusé d'obéir et préféra courir le risque de tout endurer plutôt que d'être associé à leurs œuvres impies. Considérant donc tous ces faits et d'autres du même genre, qui n'étaient pas moins graves, je fus indigné et me dissociai des crimes qui étaient alors commis.

Or, bientôt tombèrent les Trente et avec eux le régime politique d'alors dans son ensemble. Et voilà que, de nouveau, mais avec moins de vivacité, me reprenait le désir de m'occuper des affaires publiques et de politique. Effectivement, à cette époque aussi, car c'était une période de troubles, beaucoup de choses se produisirent, dont on pourrait s'indigner ; d'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant à ce que, au cours d'une révolution, l'hostilité de certains contre d'autres entraîne des vengeances excessives. À vrai dire, ceux qui revinrent alors d'exil firent preuve de beaucoup de modération. Mais je ne sais par quel hasard, de nouveau, ce Socrate, notre compagnon, des gens au pouvoir le traduisirent devant un tribunal en portant contre lui la plus impie des accusations et celle qui de toutes convenait le moins à Socrate. En effet, c'est pour impiété que les uns traduisirent devant un tribunal, et que les autres condamnèrent et firent périr celui qui autrefois n'avait pas consenti à participer à l'arrestation impie d'un de leurs amis alors bannis, à l'époque où eux-mêmes, qui étaient bannis, se trouvaient dans une situation difficile.

Moi, qui, bien sûr, observais ces choses et les hommes qui faisaient de la politique, plus j'approfondissais mon examen des lois et des coutumes, et plus j'avais en âge, plus il me paraissait difficile d'administrer correctement les affaires de la cité. Il n'était en effet pas possible de le faire sans amis, sans partisans fidèles : (ces amis et ces partisans fidèles), il n'était ni commode d'en trouver à la portée de ma main, car notre cité n'était plus administrée selon les us et coutumes de nos ancêtres, ni possible d'en acquérir de nouveaux sans trop de peine. En outre, les lois écrites et les coutumes étaient corrompues et cette corruption avait atteint une importance si étonnante que moi, qui, dans un premier temps, avais été submergé par une grande envie de m'occuper des affaires publiques, je finis, en considérant la situation et en voyant que les choses allaient absolument de travers, par être pris de vertige et par être incapable de cesser d'examiner quel moyen ferait un jour se produire une amélioration aussi bien en ce domaine que, cela va de soi, pour le régime politique

dans son ensemble. En revanche, j'attendais toujours le bon moment pour agir. À la fin, je compris que, en ce qui concerne toutes les cités qui existent à l'heure actuelle, absolument toutes ont un mauvais régime politique ; car ce qui en elles se rapporte aux lois se trouve dans un état pratiquement incurable, faute d'avoir été l'objet de soins extraordinaires aidés par la chance. Et je fus nécessairement amené à dire, en un éloge à la droite philosophie, que c'est grâce à elle qu'on peut reconnaître tout ce qui est juste aussi bien dans les affaires de la cité que dans celles des particuliers ; que donc le genre humain ne mettra pas fin à ses maux avant que la race de ceux qui, dans la rectitude et la vérité, s'adonnent à la philosophie n'ait accédé à l'autorité politique ou que ceux qui sont au pouvoir dans les cités ne s'adonnent véritablement à la philosophie, en vertu de quelque dispensation divine. »